

*Séance du 7 décembre 2009*

## **Réception du docteur Roger PILON**

### ***Eloge du docteur Raymond ALQUIÉ***

Je vais me livrer, ce soir, devant vous, à l'exercice, ô combien malaisé et redoutable, d'évoquer la mémoire d'un Confrère disparu !

Cet exercice est d'autant plus redoutable que ce confrère, par suite de sa discrétion, autant que par son exercice professionnel principalement en Algérie, a laissé assez peu de traces de son parcours montpelliérain...

Or, en acceptant d'être candidat à un fauteuil de cette illustre Assemblée Académique des Sciences et Lettres de Montpellier, j'ignorais, bien évidemment, celui auquel je serais élu. J'ignorais même l'usage, multi séculaire, de ce "discours de réception" à cette prestigieuse institution.

La tradition, en effet, s'est établie de faire l'éloge de son prédécesseur au fauteuil que l'on va occuper.

Il allait donc m'échoir l'honneur de faire l'éloge du Docteur Raymond Alquié, Médecin Pneumologue, Médecin de Santé Publique, Homme Politique, Homme cultivé, dont l'action a éminemment marqué son temps.

Le Docteur Raymond Alquié, a été élu à l'Académie le 28 février 1972.

Il y a été reçu le 27 novembre 1972, voici donc 37 ans, au fauteuil XVI, occupé avant lui par le Professeur Alexandre Aimes, l'un des maîtres les plus illustres de notre Faculté de Médecine.

Après le décès, en 1986, le 16 avril, de celui dont le souvenir nous occupera bientôt, son fauteuil avait été attribué au Docteur Bernard Billet, Psychiatre réputé de Montpellier, qui pour des raisons personnelles, avait sollicité, quelque temps après, l'honorariat.

Notre ami Bernard Billet, auquel nous souhaitons de nombreuses années encore, est toujours en pleine forme physique et plaise à Dieu que son éloge ne soit prononcé que par mon successeur !

Quant à moi, j'avais le choix, soit d'un sujet "libre", ce qui ne m'aurait pas été trop difficile, eu égard à mon parcours plutôt éclectique, soit de revenir à l'éloge de l'immédiat prédécesseur du Docteur Billet, éloge que celui-ci n'avait pas encore prononcé, lors de son passage à l'honorariat.

De fait, je n'ai pas voulu déroger à une tradition aussi vénérable et c'est cet éloge que nous allons tenter de faire devant vous, avec tous les risques que comporte une telle évocation posthume...

Ne fait-on pas toujours, en effet, "la toilette du souvenir" et ce portrait ne reflète-t-il pas seulement, en règle générale, qu'une bien pâle image de l'être qu'on a connu !

Alors, que tous ici, tous ses collègues, tous ses anciens patients, tous ses amis et toute sa famille en particulier, me pardonnent d'éventuelles imprécisions, ou des erreurs par ignorance...

Monsieur le Docteur Alquié avait été reçu à l'Académie par le Professeur Claude Romieu, une autre grande figure de la Chirurgie Montpelliéraine.

Monsieur Romieu présidait la séance d'alors, en remplacement de Monseigneur Joseph Raffit, Président en exercice, mais absent ce jour-là, ainsi que du Capitaine de Vaisseau Etienne Sicard, qui aurait dû, normalement, remplacer ce dernier, mais qui avait préféré céder sa place à Monsieur Romieu, dans une attention délicate à l'égard de ses Collègues médecins, selon sa coutumière courtoisie.

Telles étaient, Mesdames et Messieurs, les circonstances qui avaient entouré l'accueil du Docteur Raymond Alquié, par les Académiciens du moment. Si j'y fais allusion et si je m'y suis attardé quelque peu, c'est parce qu'elles consacraient une nouveauté assez remarquable pour l'époque.

En effet, les élus à l'Académie étaient, traditionnellement, et sont encore, des personnalités montpelliéraines reconnues et remarquables, ordinairement porteurs de titres prestigieux dans leur milieu professionnel.

Or, Monsieur Alquié, sans faire montre d'une compétence moindre, n'avait pas fait une carrière comblée d'honneurs universitaires et son élection tenait, semble-t-il, autant à son charisme propre qu'à ses qualités humaines et relationnelles.

Serait-ce une des raisons qui ont conduit mes confrères à m'élire à son fauteuil ?...

Il ne m'appartient pas de résoudre cette hypothèse, cela va de soi, mais il me revient davantage de remercier mes électeurs, pour un choix auquel j'ai été particulièrement sensible !

Le collègue médical de l'Académie a bien voulu accepter que je siège en son sein.

Qu'il en soit remercié, tout autant que l'ensemble des Académiciens, pour leur amical accueil.

D'ailleurs, plusieurs d'entre vous, chers confrères médecins, qui m'avez appelé à devenir l'un des vôtres, auraient pu, cet après-midi, parrainer mon installation.

Je ne les oublie pas et je les en remercie. Mais, il m'a fallu choisir et, selon ce vieil adage, "choisir, c'est sacrifier" !

De fait, mon choix fut dicté par une amitié vieille de cinquante ans, par une proximité professionnelle en immuno-allergologie, par le souvenir d'un fraternel ami, trop tôt disparu, hélas, et par le présent d'une foi partagée au service des malades.

Que tous ces fidèles amis académiciens, ne tiennent donc nulle rigueur de mon choix, ni à moi-même, ni à celui sur lequel j'ai jeté mon dévolu...

Et, puisque j'en suis aux remerciements, je n'aurais garde d'oublier, pour en terminer, ma nombreuse famille, à laquelle je dois tant !

Ceux tout d'abord auxquels je dois ce don de la vie, sans laquelle rien n'aurait existé ; ceux de ma fratrie dispersés par les aléas de l'existence et qui, ce soir, sont ici présents, physiquement ou par la pensée ; ceux du foyer que j'ai fondé et qui maintiennent notre lignée ; celle surtout qui, aujourd'hui, partage mon devenir, jusqu'au terme terrestre qui doit être le nôtre et qui m'a redonné le goût de vivre...

Merci enfin à tous ces Maîtres que j'ai rencontrés, Maîtres en savoirs et Maîtres à penser, Maîtres à imiter... ou bien à récuser, Maîtres en rapports humains et Maîtres spirituels... tous ont contribué à me forger, tel que je suis, tous ont droit à ma reconnaissance et aucun n'a sombré dans l'oubli !

Toutefois, je ne veux en citer aucun, afin d'être certain de n'oublier personne !

Et, maintenant, trêve de préambules. Qui fut le Docteur Raymond Alquié ? Quel fut son cursus, son œuvre et sa personne ? Que retenir d'une vie si bien remplie, tellement riche en rebondissements et en rétablissements inattendus ?

J'ai peu connu, personnellement, Raymond Alquié.

C'est le Rapport de sa réception à l'Académie par le Professeur Hervé Harant, l'un de nos plus célèbres Universitaires Médecins, humaniste et lettré, c'est l'amitié dont a bien voulu m'honorer sa fille Marie-Christine, elle-même Médecin Allergologue et Psychanalyste, ce sont ses amis encore vivants que j'ai pu toucher, parmi lesquels le Professeur Albert Callis et Mademoiselle le Professeur Madeleine Roussel ne sont pas des moindres... et combien d'autres encore qui m'ont donné tel ou tel détail, précisé telle ou telle circonstance, communiqué tel ou tel document..., voici les sources qui m'ont permis de dresser le portrait qui va suivre.

C'est de leur confluent que j'évoquerai, pour vous, ce soir, un être dont l'aura n'a pas fini de s'étendre et qui aura imprégné une œuvre dont la portée lui survivra longtemps encore !

### **En premier lieu, quel a été son cursus ?**

Raymond, Emile, Eugène, François Alquié est né, à Carcassonne, le 22 mai 1912. Il est le cadet d'un autre garçon, prénommé Ferdinand, de quelque cinq années plus âgé que lui et qui sera plus tard un philosophe célèbre, Professeur à la Sorbonne, spécialiste de Kant et de Spinoza... Ferdinand Alquié a même enseigné à la Faculté des Lettres de Montpellier et son manuel pédagogique est passé par les mains de très nombreux potaches, qui lui doivent sans aucun doute, l'essentiel de leur savoir en ce domaine !

Leur père, prénommé Paul, et plus couramment Joseph, est né, lui, en 1860 ; il est Professeur de Sciences, comme on appelait autrefois les enseignants de Physique et de Mathématiques, au lycée de ce chef-lieu de l'Aude.

Il est Héraultais d'origine, féru de latin et de grec, en dépit de sa formation scientifique et il est issu d'une lignée médicale avérée.

C'est à Canet, en effet, qu'exerçait son propre père, un Docteur Ferdinand Alquié, déjà fils du Médecin-chirurgien de Nebian, se prénommant Jean André, aux débuts du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce dernier avait épousé la fille du médecin de ce charmant village et il avait repris la succession de son beau-père.

Et si l'on remonte encore plus haut dans le temps, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on trouve un autre Raymond Alquié, chirurgien à Nebian, dont deux fils furent chirurgiens ; l'un Antoine, à la suite de son père et l'autre Jean, à Montpellier...

De plus, un oncle paternel de notre Raymond Alquié, également médecin à Canet, avait maintenu la tradition familiale du médecin de campagne...

Dès lors, avec tant d'aïeux médecins, un grand-père médecin et un oncle médecin, la voie de Raymond semblait toute tracée et la proximité de Montpellier, dont la Faculté de Médecine était le fleuron, rendait plus probable encore cette orientation professionnelle !

Néanmoins, si Raymond avait reçu une formation classique et scientifique, bien aidé dans ses études par son père Joseph, dont l'intelligence et la bonté l'ont marqué pour toujours, c'est un peu en dilettante qu'il avait poursuivi ses études

secondaires, jusqu'en classe de première et en terminale de Philosophie. Tout au contraire de son frère Ferdinand, acharné au travail, Raymond se plaisait davantage en longues promenades solitaires, surtout après la mort de son père, modèle irremplaçable, survenu en mars 1928, alors qu'il n'avait qu'une quinzaine d'années.

Très pulsionnel alors et plutôt bagarreur, féru de rugby, de boxe ou de judo, il avait peu à peu abandonné tout sport, hormis la bicyclette, son moyen d'évasion.

La disparition paternelle précoce avait entraîné le repli familial de Carcassonne sur Montpellier et Raymond Alquié, une fois bachelier, en 1930, faisait son année propédeutique de P.C.N. – traduisez Physique, Chimie, Sciences Naturelles – en Faculté des Sciences de Montpellier, l'année suivante.

Inscrit à la Faculté de Médecine, il est reçu à l'Externat en 1933 et il devient Interne des Hôpitaux de Montpellier, dès 1935.

Il a été de la même promotion que Paul Sentein, major de ce concours, qui est devenu Professeur d'Histologie à Montpellier, et que André Delmas, qui fut, lui, Professeur d'Anatomie à Paris.

Parmi les Maîtres Hospitaliers, dont l'enseignement fut dispensé à Raymond Alquié, citons seulement ceux qui furent les plus proches de nous et que nous avons eu l'honneur de fréquenter. Ainsi l'éminent dermatologiste que fut le Professeur Jean Margarot, le Professeur Marcel Janbon, ce très remarquable infectiologue et surtout les Professeurs Gaston Giraud, à l'origine de ce *Theatrum Anatomicum*, où nous nous trouvons en ce moment, et Albert Puech, qui a été mon Maître durant bien des années !

En 1936, notre jeune Interne est nommé Moniteur au Laboratoire d'Hygiène du Professeur Carrieu et il s'oriente vers ce qui s'apparente aujourd'hui à la Santé Publique.

Il se présente d'ailleurs, deux ans plus tard, au Concours National d'Inspecteur Départemental d'Hygiène. Ouvert à 20 Inspecteurs Adjoints, il y est reçu second et il est nommé à Dreux, dans l'Eure-et-Loir.

Il assumait ainsi l'inspection des Ecoles du Département et la fonction de Médecin Chef du Dispensaire anti tuberculeux.

Entre temps, Raymond Alquié avait été l'auteur de maintes publications scientifiques, tenant aux Maladies infectieuses et contagieuses. Leur énumération serait trop longue et bien trop fastidieuse pour nous y attarder...

Il obtient plusieurs Diplômes d'études médicales, dont ceux d'Hygiène et de Législation sanitaire, d'Education Physique et de Médecine Scolaire.

Lauréat de plusieurs Bourses d'études et de plusieurs Prix médicaux, dont le prix Bouisson de la meilleure scolarité, il avait soutenu brillamment, le 09 Juillet 1937, sa thèse de Docteur en Médecine, devant un Jury composé du Professeur Marcel Carrieu, Président, du Professeur Jules Euziere, alors Doyen de la Faculté, des Professeurs Paul Pagès et Marcel Janbon, Agrégés Assesseurs.

Il y traitait des "Caractères morphologiques et biologiques du Bacille diphtérique et de leurs rapports avec les manifestations cliniques de la maladie".

Cette thèse, auréolée d'un Prix de Faculté, le prix Fontaine, attribué à la meilleure thèse de l'année, a été publiée et a fait date sur cette question.

## **Venons en maintenant à l'évocation de Raymond Alquié**

De taille moyenne et de type méditerranéen, Raymond Alquié, dans la force de l'âge, est un homme brun, au visage ovale, régulier, aux yeux noirs, au large front et au menton volontaire ; ses longs cheveux d'ébène, rejetés en arrière, lui font un casque lisse et sont toujours impeccablement peignés ; ses lèvres, plutôt minces, dessinent d'ordinaire un sourire avenant, mais sa poignée de mains demeure discrète, à son image.

Nommé Médecin Assistant, en 1938, au Sanatorium de Saint Hilaire du Touvet, il se passionne pour la Maladie Tuberculeuse. Il s'y spécialise et regagne le midi peu après.

C'est alors qu'il décide, bien avant les débuts de la Seconde Guerre Mondiale, de faire carrière en Afrique du Nord, comme tant de métropolitains, férus d'idéal et désireux d'apporter leur compétence à ce pays, en plein essor économique !

De plus, fiancé peu avant sa soutenance de Thèse à Mademoiselle Adèle Bergamo, Oranaise d'origine, il se marie à Oran, le 27 avril 1938 et Raymond Alquié s'y installe quelque temps après, en médecine libérale, comme spécialiste de Pneumo-phtisiologie.

De leur union naîtra, une dizaine d'années plus tard, leur fille unique, Marie-Christine, qui a été, elle aussi, à Montpellier, un remarquable Médecin pneumo-allergologue hospitalier et qui y poursuit une carrière de psychanalyste.

Cette installation en Algérie n'avait cependant pas coupé le Docteur Alquié de toute relation avec sa métropole. Tous les ans pratiquement, au mois de Juillet, il sacrifiait à un rituel de vacances immuable et il s'imposait un long séjour à Vichy. Il retrouvait là bon nombre d'amis oranais et surtout son frère Ferdinand et leurs proches... Il y refaisait ses forces et rééquilibrait le diabète dont il était atteint depuis l'âge de 20 ans.

Ensuite, quelques semaines au "Mas Nadal", non loin d'Alban dans le Tarn. Il aimait ce vaste domaine familial, propriété d'un beau-frère, tout heureux d'y rassembler, l'été, toute sa famille ! Puis, c'était le retour à Canet, non loin de Gignac, pays de ses racines paternelles ; ces deux haltes lui étaient nécessaires pour repartir du bon pied !

## **Il est temps d'en venir à sa mémoire et à son œuvre**

Evoquer maintenant la noble figure du Docteur Raymond Alquié, expatrié en Algérie pendant plus de 25 ans, de 1938 à 1965, c'est une rude tâche, par suite du manque d'informations et de témoignages après tant d'années, mais quelle tâche passionnante !

Les raisons de son départ et de sa décision de faire carrière à Oran ne sont pas évidentes. A notre connaissance, il ne s'en est pas ouvert à beaucoup.

Ne serait-il pas toutefois légitime d'imaginer que sa santé fragile – il souffrait, nous l'avons dit, d'un diabète sucré, avec lequel il s'était fort bien accommodé et, à la fin de ses études, une sévère primo infection tuberculeuse lui avait imposé un bref séjour sanatorial – ceci, tout autant que la perspective du conflit armé qui allait ensanglanter l'Europe, ces deux éléments n'auraient ils pas pu contribuer à peser favorablement sur son départ vers un horizon plus clément ?...

Plus probablement, c'est son union avec Mademoiselle Bergamo, originaire d'Oran, nous l'avons déjà signalé, qui a dû être déterminante, nonobstant sa générosité native et son admiration à l'égard des pionniers français qui avaient défriché l'Afrique du Nord ! Sa compétence professionnelle reconnue et ses orientations spécifiques ont fait le reste.

Devenu très vite, pour toute sa région d'adoption, le Consultant réputé en Pneumo-physiologie, il s'est alors rapidement investi dans la vie publique oranaise.

Le Docteur Alquié avait-il lu, à cette époque, le roman d'Albert Camus, intitulé "La peste" et publié en 1947 ? Nous ne saurions le dire, certes, mais l'action se passe, vous le savez, dans la ville d'Oran, ravagée par une dramatique épidémie. Décrite avec un réalisme saisissant, Camus met en scène bon nombre de personnages très typés, dont les comportements font la trame de cette chronique...

Parmi ceux-ci, un certain Docteur Bernard Rieux, à l'attitude exemplaire, n'aurait-il pas pu inspirer Raymond Alquié et l'inciter à œuvrer médicalement de façon préventive, et à grande échelle, pour cette cité qui l'avait accueilli... ?

"Son métier continuait, il n'y a pas de congé pour les malades", comme l'écrivait Albert Camus dans son roman...

Toujours est-il qu'il est élu conseiller Municipal, et qu'il se voit confier, comme Adjoint au Maire de l'époque, un certain Monsieur Fouques-Duparc, la responsabilité des installations sanitaires de la ville.

Son action d'hygiéniste a été considérable !

Sous son impulsion, les réseaux d'adduction et d'effluents ont été rénovés, étendus, modernisés ! Son audience médicale, sociale, politique, culturelle, a été unanimement applaudie... Sa compétence et son expérience lui ont permis de gérer admirablement le Service des maladies respiratoires de l'Hôpital public.

C'est lui qui a présidé la Commission extra municipale de Lutte contre la Tuberculose ; c'est lui qui a été, de nombreuses années durant, le Secrétaire Général inamovible du Service de l'Action Sanitaire et Sociale de la ville d'Oran. Son nom y est devenu honoré et une des rues de la ville aurait pu s'appeler encore "Rue Raymond Alquié"...

S'il n'a pas fait partie, au demeurant, du Who's who, le célèbre annuaire mondial qui recense les personnalités en vue, il est toutefois entré déjà dans le répertoire internet de l'Encyclopédie Wikipedia ; il est vrai que son frère Ferdinand y bénéficie d'un plus grand nombre de références, mais c'est la célébrité littéraire de ce dernier qui justifie amplement ceci !

La Nation ne pouvait faire moins que de reconnaître ses nombreux mérites, en lui décernant les Titres de Chevalier dans l'Ordre de la Santé Publique et de la Légion d'Honneur !

Dès 1949, en effet, il fait entamer, régulièrement, des campagnes de démolition, pour lutter contre le Paludisme, il multiplie les centres de vaccination systématique surtout contre la poliomyélite, qui faisait encore des ravages dans le Maghreb, contre le choléra et la fièvre typhoïde, sans oublier la chasse impitoyable des chiens errants, vecteurs de la rage...

De plus, le Docteur Alquié inaugure, dans sa cité, un Service de dépistage auprès de tous les salariés, prémisse d'une Médecine du Travail inexistante.

Il fallait éradiquer la Tuberculose Pulmonaire et il met en place un Dispensaire de jour, pour traiter les malades ainsi identifiés, tout en assurant de surcroît leur éducation sanitaire !

C'est sous son impulsion, oblatrice et généreuse, que s'ouvre également un Foyer de retraite pour les couples âgés et les ménages invalides.

Tout ceci, conduit avec méthode et détermination, n'a pas empêché notre Adjoint au Maire de créer une Commission des monuments historiques et des sites naturels d'Oran, afin d'en obtenir le classement, la restauration, la mise en valeur, tant pour la population citadine que pour les villégiateurs.

C'est que Raymond Alquié avait une sensibilité artistique hors du commun.

Il aimait créer, œuvrer de ses mains et "mettre la main à la pâte"...

A ses rares heures de loisirs, il prenait volontiers ses pinceaux pour une aquarelle à laquelle il donnait tous ses soins, à moins qu'il n'effectue lui-même quelques menus travaux manuels, où il excellait !

C'était un cinéphile averti, mais il avait peu de temps libre pour s'adonner à cette passion...

Dans cette intense activité, il est un autre aspect de la personnalité du Docteur Alquié qu'il importe de souligner. C'est son affabilité, son pouvoir et sa puissance de négociateur, comme de conciliateur...

Il savait créer la concorde, la cohésion et il avait la passion d'unir les hommes ! Il était membre du Rotary Club, de l'Association Amicale des Héraultais, mais il répugnait au tout paraître mondain...

Il savait recevoir simplement, chaleureusement, sans faiblas, en dépit de l'ampleur comme de la multiplicité des occasions que ses fonctions lui imposaient.

C'est alors qu'est survenu le drame de la guerre d'Algérie, avec son cortège d'exactions, d'injustices, de rejets...

Raymond Alquié, avec toute l'énergie et la loyauté qui le caractérisent, fonde un Comité de Salut Public, sans lendemain, et témoigne, en Juillet 1962, des massacres d'432...

Et pourtant, en 1965, avec tous les siens et la rage au cœur, le Docteur Alquié doit alors quitter cette ville d'Oran, qui lui devait tant et à laquelle il s'était tant attaché !

Où aller, sinon à Montpellier, terre d'asile pour tant de rapatriés, ville d'accueil dont les ciels cléments et le soleil généreux lui rappelaient ce continent sud méditerranéen et le ramenaient à ses racines !

Mais, la maladie tuberculeuse avait bien reculé en France et durant toute une année, tous les jeudis, le Docteur Alquié s'est imposé une journée de recyclage en Allergologie, dans le Service du Professeur Charpin, à Marseille.

Attaché des Hôpitaux de Montpellier, c'est chez le professeur Denis Brunel, avec Madame le Docteur Jacqueline Janbon, qu'il mettait en pratique, chez les enfants, cette spécialité nouvelle d'Immuno-Allergologie.

Le Docteur Alquié, avec le courage qui le caractérisait, avait donc repris une activité libérale de Pneumo-Phtisio-Allergologue à Montpellier, fort de son expérience professionnelle et riche de son action municipale.

D'ailleurs, très vite repéré par les édiles du moment, il intégrait, peu après, l'équipe de Maître François Delmas, le Maire d'alors, jusqu'en 1977.

Assurément, il avait moins d'occasions de démontrer, ici, ses talents d'hygiéniste, mais sa générosité et sa profonde connaissance du drame des expulsés d'Algérie, comme des spoliations subies, le désignaient tout naturellement pour les aider et leur apporter son soutien.

Membre actif d'Associations d'Entraide, telle que le S.P.E.S., ou Secours Populaire par l'Entraide et la Solidarité, animé à Montpellier par le Professeur Jean-Marie BERT dès 1961, Raymond Alquié œuvrait discrètement, mais comme toujours de façon efficace, pour faire loger l'un, accompagner un autre, ou lui trouver un emploi...

Son sens du devoir en était exacerbé et il ne s'accordait guère de distractions, hormis quelques soirées entre amis, où il retrouvait un peu l'ambiance joyeuse du passé oranais...

Reste un secteur où nul ne peut s'arroger le droit de pénétrer. Je veux parler du domaine spirituel.

Aussi, nous permettrons-nous seulement d'observer, avec toute la discrétion qui doit être la nôtre, que le Docteur Raymond Alquié était un croyant, profondément...

Depuis Charles de Foucault, intrigué puis émerveillé par l'immense respect de l'Islam devant l'Éternel et par la fidélité musulmane à la prière, quel est l'occidental ayant, peu ou prou, séjourné en Afrique du Nord, qui n'est pas interpellé dans sa foi et dans son interrogation sur notre ultime destinée ?

Raymond Alquié, dont le frère aîné, Ferdinand, a été l'éminent philosophe que l'on sait, Raymond Alquié, plus que tout autre, était resté fidèle à la foi de son enfance.

Néanmoins, comme un grand nombre de chrétiens d'aujourd'hui, happés par les urgences du quotidien, par une culture religieuse rudimentaire, par les contradictions d'une Eglise, par trop éthérée bien souvent, par les conflits de conscience et les exigences à confronter, tout autant qu'à conformer sa vie à sa foi, le Docteur Alquié s'était, peu à peu, dispensé d'une pratique religieuse soutenue, après la phase mystique que connaît toute adolescence...

Il se cantonnait certainement à une prière personnelle, dont lui seul a connu la profondeur et le secret...

### **Et, il est temps de conclure**

Mesdames et Messieurs, je ne veux pas abuser de votre courtoisie et de votre patience. Celui qui occupe aujourd'hui le devant de la scène, le Docteur Raymond Alquié, a été un étudiant brillant, un organisateur remarquable, un créateur et un artiste, un artisan de la concorde, et un humaniste au plein et noble sens du terme !

Il a été un vrai témoin "de ce qu'il avait fallu accomplir"... comme l'écrivait aussi Camus, à la fin de "La Peste", ... et ce, "malgré ses déchirements personnels, ... [comme] tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins,"... !

Parmi ses nombreuses qualités, il me plaît de souligner particulièrement son aménité, sa franchise, son indulgence, son altruisme...

Sa personne aura marqué sa génération ; son œuvre lui aura survécu et son souvenir n'est pas près de s'éteindre !

Qu'ajouter de plus et qu'espérer encore, Mesdames et Messieurs, Académiciennes et Académiciens ?

Avec tout l'honneur qu'il m'est fait d'appartenir à votre Compagnie, vous me permettrez de vous exprimer tous les regrets, qui sont les miens, de n'avoir pas pu davantage prendre part à vos travaux...



Enfin, si je me complais à formuler, en terminant cet éloge, des vœux très cordiaux, pour l'avenir de notre instance, ses membres et son action en auraient-ils vraiment besoin, pour assurer la pérennité de celle-ci ? ...

L'Académie nous a précédé ; l'Académie nous survivra !...

### DOCTEUR RAYMOND ALQUIÉ - BRÈVE CHRONOLOGIE

- 22 mai 1912 Naissance à Carcassonne (Aude)
- 1928 Décès de son Père, Joseph Alquié
- 1929 Baccalauréat option Philosophie
- 1930 Certificat de P.C.N. (Faculté des Sciences de Montpellier)
- 1933 Externat des Hôpitaux de Montpellier
- 1935 Internat des Hôpitaux de Montpellier
- 1936 Moniteur Laboratoire d'Hygiène (Professeur Carrieu)
- 9 juillet 1937 Thèse de Docteur en Médecine :  
*“Les Caractères Morphologiques et Biologiques du Bacille  
 Diphthérique et leurs rapports avec les Manifestations  
 Cliniques de la maladie”*
- 1938 Médecin Assistant au Sanatorium de St Hilaire du Touvet
- 1938 Médecin Inspecteur Adjoint de la Santé
- 27 avril 1938 Mariage à Oran (Algérie) avec Mademoiselle Bergamo
- 1940 Création d'un Cabinet libéral de Pneumo-phtisiologie à Oran
- 1946 Adjoint au Maire d'Oran, Monsieur Fouques-Duparc
- 1965 Rapatriement sur Montpellier et réinstallation libérale
- 1971 Adjoint au Maire de Montpellier, Maître François Delmas
- 29 février 1972 Election à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier
- 27 novembre 1972 Réception à l'A.S.L.M.
- 16 avril 1986 Décès du Docteur Raymond Alquié

## **Réponse du professeur François-Bernard MICHEL**

L'un des aspects les plus attachants de votre personnalité et de votre itinéraire médical, cher docteur Roger Pilon, réside dans la synthèse exceptionnelle que vous avez réussie des trois aspirations fondamentales de tout médecin :

- la pratique clinique, c'est-à-dire le contact avec le malade, raison d'être de toute médecine passée, présente et future ;
- l'enseignement, qui porte le médecin à partager les savoirs acquis ;
- la connaissance, ce désir insatiable qui incite à une incessante curiosité de recherche.

Ces trois démarches, aussi essentielles théoriquement, que difficiles voire impossibles concrètement, vous êtes l'un de ceux qui, à ma connaissance, les avez les mieux réalisées.

Votre réussite procède également d'un autre caractère original de votre vie médicale. Sciemment, ou plutôt selon les hasards de toute existence, elle s'est organisée en décades et ce quintuple changement d'activité tous les dix ans, a contribué à votre liberté d'être si excellemment et totalement médecin.

Cinq décades consécutives à considérer par conséquent dans votre itinéraire, mais revenons au commencement.

Vous êtes né le 14 décembre 1928 à Fort de France mais, par une curieuse spécificité martiniquaise, la République Française ne vous a officiellement enregistré comme un enfant de la Patrie que le mois suivant et pour l'état civil, vous n'existez donc qu'à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1929.

Ainé d'une famille de neuf enfants, six garçons et trois filles, vous connaissez une enfance heureuse. Votre père géomètre vous emmène souvent avec lui sur le terrain, et vous fait découvrir les sites les plus merveilleux de la Martinique. Votre enfance est marquée cependant par la Seconde Guerre Mondiale, manifestée, dans votre île lointaine, par la présence dans votre port de la "Jeanne d'Arc" qui s'y est abritée des sous-marins allemands. La guerre se manifeste aussi pour les habitants de l'île par la pénurie alimentaire. La Martinique importe beaucoup et les importations de Métropole sont taries. Les carences affectent la santé des enfants et les adultes s'attachent autant que possible à pallier les difficultés. Vous avez la chance de bénéficier d'enseignants de qualité qui vous initient à la littérature et au théâtre, vous jouez l'"Avare" et "Le malade imaginaire". Vos loisirs sont occupés par les activités du mouvement, bien nommé, "Cœur-Vaillants" et le soutien de ses aumôniers vous est précieux, pour conserver dynamisme et enthousiasme, pendant cette période difficile.

Au lycée, vous êtes un élève brillant, qui présente et réussit son baccalauréat en classe de seconde et, après un second bac Philosophie-Sciences, vous vous apprêtez à débarquer en Métropole pour y étudier la médecine.

Les jeunes antillais sont habituellement voués à la Faculté de Bordeaux. Mais votre médecin de famille, issu de notre vieille Ecole de médecine, fidèle à ses maîtres et à son Histoire, perturbe la tradition. "Tu ne feras pas de bonne médecine, si tu

n'étudies pas à la Faculté de Montpellier". Voilà le jeune boursier parti pour la France, débarqué dans ce qu'on appelait alors la Cité Universitaire, en haut du boulevard des Arceaux et inscrit en PCB, dans notre chère Ecole ensuite.

Là, commence votre première décennie 1948-1958, celle de l'étudiant. Vous vous asseyez sur les bancs de ce *Theatrum Anatomicum* où nous nous trouvons ce soir et où vous avez l'heureuse opportunité de boucler la boucle de votre parcours. Vous franchissez aisément le seuil de l'Externat et aussitôt après, vous vous attellez au concours de l'Internat dont vous suivez les conférences préparatoires et je connais assez vos qualités d'intelligence et de travail pour pouvoir affirmer que vous auriez sûrement accédé aux fonctions d'interne et ainsi à votre projet secret, être chirurgien.

Mais vous voilà amené à assurer la vie matérielle de votre jeune couple et vous devez renoncer à l'Internat pour vous consacrer à des remplacements de médecin généraliste.

En 1958 débute donc votre seconde décennie. Vous soutenez votre thèse de doctorat en médecine, inspirée par votre ami le Pr André Pagès, présidée par votre cher Maître le Pr Albert Puech et intitulée "Place et limites de la colpocytologie en cancérologie".

J'assistais à cette soutenance et conserve le souvenir des commentaires élogieux de votre jury, particulièrement ceux du Pr Paul Lamarque qui vous félicitait pour les qualités de votre travail, avant d'évoquer avec un grand lyrisme, les splendeurs de la mer des Caraïbes.

Voilà le jeune médecin sommé de choisir entre les trois directions que j'évoquais en commençant et qui l'intéressent tout aussi passionnément :

- la clinique qui conduit au contact quotidien avec l'homme souffrant, la plus noble des activités médicales, que vous considérez par priorité.
- l'enseignement, ce compagnonnage médical qui, depuis Hippocrate, impose au médecin de partager ses connaissances, ce qui vous plaît beaucoup.
- votre projet de chirurgie enfin, a laissé intacte votre curiosité pour le vivant et la science biologique.

Vous choisissez la fine fleur du florilège, la clinique, mais vous allez démontrer dans un parcours médical singulier, qu'il est possible de satisfaire, simultanément ou l'une après l'autre, à ces trois missions.

Votre seconde décennie s'ouvre donc par la médecine générale, que vous aviez exercée à l'occasion de vos multiples remplacements en toutes saisons, dans l'Hérault, l'Aveyron ou la Lozère, et surtout, dans le Comtat Venaissin au pied du Ventoux. Mais c'est à Montpellier que vous créez un Cabinet de Médecine Générale.

Vous pratiquez, faut-il le préciser, une médecine totale, psycho-somatique, ignorant toute barrière entre le corps et l'esprit, car vous êtes, comme disait l'un de mes élèves qui ne craignait pas le paradoxe, "somaticien dans l'âme".

Vous partagez ainsi les conceptions du médecin-rentre qu'était Paul Valéry, affirmant que "la pensée n'est sérieuse que par le corps" et qui, plagiant La Fontaine, proposait cet aphorisme très hippocratique :

"Maître Cerveau sur son homme perché

Tenait dans ses plis son mystère".

Malgré un cabinet de consultations qui ne désemplit pas, vous tenez à compléter votre activité libérale par un monitorat dans le Service de Propédeutique Médicale du Pr Albert Puech, à l'Hôpital Saint-Charles, où la plupart des médecins présents dans cet amphithéâtre ont connu leur premier contact avec les malades.

En 1956, vous êtes nommé Moniteur de Clinique, puis en 1959 Chef de Clinique Médicale et Propédeutique.

Auprès du Pr Puech, vous enseignez une sémiologie marquée du sceau des valeurs humanistes qui vous animent. L'interne que je fus dans ce service, peut témoigner ici que vous jouissiez de l'estime et de l'amitié du Pr Puech, autant que de tous les membres de son Equipe.

Mais en 1968, vos succès croissants auprès des malades, vous causent une telle surcharge de travail et éprouvent tant votre santé par le surmenage, qu'ils vous contraignent à modifier votre exercice médical.

Et là commence votre troisième décade. Le Pr Pagès, succédant au Pr Cazal constitue son Equipe et vous propose de le rejoindre au laboratoire d'Anatomie Pathologique. Non sans regret, vous fermez votre cabinet de médecine générale et revenez à la discipline qui a fondé votre travail de thèse dans ce laboratoire. Vous franchissez successivement tous les échelons :

- attaché de Faculté, assistant de Sciences Fondamentales ;
- assistant des Universités-Assistant des Hôpitaux, en 1972 ;
- chef de travaux des Universités, en 1976.

Vous complétez votre curriculum vitae par les Certificats d'Etudes Spéciales d'Immunologie générale et appliquée et d'Anatomie pathologique générale et appliquée.

Pour autant, vous ne renoncez pas à la pratique clinique et le Pr Georges Vallat vous charge, dans son Service de l'hôpital Saint-Eloi, d'une consultation d'Immuno-Allergologie, une spécialité que vous avez récemment acquise et qui vous permet de devenir Assistant des Hôpitaux.

Permettez-moi de m'associer ici, à l'hommage que vous venez de rendre à mon ami le Dr Raymond Alquié, qui nous a laissé un exceptionnel témoignage de courage. Rapatrié d'Algérie et désireux de compléter sa pratique pneumologique par l'allergologie, il faisait à un âge canonique, quand la spécialité n'existait pas à Montpellier, chaque semaine des allers-retours hebdomadaires Marseille-Montpellier. Je salue ici sa fille, ma collaboratrice et amie, le Dr Marie-Christine Alquié.

En 1978, deux sortes d'écueils vont orienter votre quatrième décade.

Votre accès à une promotion universitaire, tout d'abord, ne se confirme pas, les représentants du Ministère de la Santé et ceux du C.H.U. ensuite, vous refusent de pratiquer une consultation clinique. Vous êtes très déçu, allez jusqu'à contester cette décision devant le Tribunal Administratif ! Mais son président, un sonallez jusqu'à contester l'hippocratique dans votre itinéraire, homme pourtant fort aimable, ne comprend pas qu'un anatomo-pathologiste veuille examiner des malades !

Renoncer totalement à la pratique clinique pourtant, ne vous paraît pas envisageable. Car ce qui vous attache par-dessus tout à la médecine, c'est le contact humain du malade. Et vous adoptez une attitude qui illustre cette belle admonestation du poète Saint-John Perse dont je partage, avec mon maître le Pr Jean Bernard, la fidèle admiration :

“Car c'est de l'homme qu'il s'agit,  
Et de l'homme, quand donc sera-t-il question ?”

Vous décidez donc de démissionner du C.H.U. et ouvrez à nouveau en ville un cabinet de médecine interne et immuno-allergologie, cabinet qui retrouve aussitôt l'affluence.

Là, vous vous investissez entièrement dans la médecine praticienne et libérale, vous vous intéressez à la formation médicale continue, vous vous impliquez dans la formation pédagogique des spécialistes, vous animez ensuite l'UNAFORMEC du Languedoc-Roussillon. Cet investissement pédagogique et cette nouvelle compétence, vous conduiront, quelques années plus tard, à présider l'Association Régionale des Médecins Allocataires de la Caisse Autonome de Retraite des Médecins Français.

Voilà 1988 et l'orée de votre cinquième décennie médicale. A un âge où les médecins sont instamment invités à prendre leur retraite pour alléger les comptes de la Sécurité Sociale, vous, vous entamez une nouvelle carrière qui ne coûtera rien à l'Assurance Maladie, mais profitera au Royaume de Dieu.

Avec notre ami le Dr Jean Rodier, vous étiez déjà un familier de l'Hospitalité Saint Roch et de ses pèlerinages à Lourdes. On vous propose alors de devenir le médecin-directeur du Bureau Médical de Lourdes. Vous acceptez et pendant sept ans, allez magnifiquement remplir votre mission, dans les Sanctuaires et à l'extérieur, en diffusant le message de Lourdes par des conférences, interviews, interventions dans les journaux et à la télévision.

Après avoir retracé le parcours de votre vie médicale, cher Dr Pilon, il est temps d'en venir à votre vie personnelle, si tant est que nous ne l'ayons déjà évoquée à propos de la première.

Le 5 août 1950, vous avez uni votre vie à celle de Solange Malgouyrès, en la Basilique Notre-Dame de Ceignac, près de Naucelle, Aveyron. Vous avez beaucoup donné aux autres, vous avez aussi beaucoup reçu de la Providence. Quatre enfants sont nés dans votre foyer :

- Marie-Cécile, ingénieur en Informatique, mère de trois enfants, grand-mère de deux petits-enfants ;
- Philippe, chirurgien dentiste à Millau, sept enfants et quatre petits-enfants ;
- brillant orthopédiste de Bagnols-sur-Cèze et expert en chirurgie du genou, deux enfants ;
- Claire, enfin, puéricultrice, et un petit garçon.

Après ces multiples et merveilleuses joies, vous avez connu l'épreuve, le grand malheur de perdre dans des conditions dramatiques, celle qui avait été auprès de vous des années durant, une épouse exceptionnelle.

La Providence, une fois encore, a veillé sur vous et a permis que deux veuvages se réunissent dans le nouveau couple que vous formez avec Lyliane Druilhe, elle-même éprouvée après le décès de votre ami Charles.

Le portrait que je tente de dessiner de vous, cher Dr Pilon, serait bien incomplet, si je ne soulignais les deux vertus qui ont conduit votre vie, la droiture et la générosité au service des hommes. "Lorsque nous aimons, écrit notre pape Benedetto, nous donnons de l'espace à l'Esprit, nous le faisons s'exprimer en plénitude".

Après l'éducation reçue en famille, ces vertus vous les avez puisées dans une structure fondamentale, découverte lors de votre arrivée à Montpellier, le scoutisme. Ce que vous a apporté le scoutisme, vous en témoignez dans un texte récent, que vous avez intitulé : "Les valeurs qui nous ont structurés !". Oui, ce sont des valeurs vraiment structurantes, celles qui vous ont amené à cheminer sans cesse sur ces chemins de crête, dont le Général de Gaulle disait qu'ils "ne sont pas les plus encombrés !".

Le clan St Guilhem, c'était un groupe de scouts-routiers enthousiastes et généreux, capables par exemple le samedi soir, finie la semaine étudiante, de marcher nuitamment de Montpellier jusqu'à Vailhauquès, pour restaurer son église après avoir couché dans un presbytère en ruines ! Lorsque, il y a trois ans, vous avez eu l'idée de réunir les anciens de ce clan, vous avez pu constater que tous répondaient présents et que tous avaient réussi leur vie. Ils témoignaient ainsi que vos valeurs n'étaient pas de pacotille et qu'elles ont fait leurs preuves.

Le scoutisme était – pardon de parler au passé, peut-être est-il toujours en bonne santé –, une école de vie incomparable, que vous avez généreusement servi et qui vous l'a bien rendu.

Mais pour vous définir, Dr Pilon, je dois ajouter au risque d'une double incongruité, c'est-à-dire d'une entorse à la sacro-sainte laïcité ( ! ), que derrière le scoutisme il y a pour vous une pierre d'angle, votre foi chrétienne dans le message du Christ Incarné et Ressuscité.

Sans flagornerie, je voudrais dire qu'à mes yeux, vous avez réalisé tout au long de votre vie, une intégration aussi naturelle que rare, de cette foi dans votre vie au service de vos frères. Vous avez mis en pratique ce que vous croyez, et au soir d'une vie, est-il plus grande joie que cet accomplissement, que cette marche continue vers le surnaturel ?

Votre foi enfin, s'est concrétisée, en point d'orgue, dans vos fonctions à Lourdes et vous partagez avec Bernadette Soubirous, à laquelle vous avez consacré un beau livre, ses deux vertus, l'humilité et l'indulgence. Ces vertus, vous ne les avez pas prêchées, à l'instar de tant qui ne s'en privent pas aujourd'hui, vous les avez pratiquées. Comme nous tous, vous avez connu froissements et déceptions, mais j'en témoigne ici, je ne vous ai jamais entendu vous plaindre ou dénigrer, vous n'avez jamais manqué à la vertu chrétienne du pardon.

Après avoir sacrifié au vouvoiement académique – et j'avoue qu'il m'a causé quelques difficultés –, voici venu le moment, cher Roger, de tenir des propos plus intimes, destinés à évoquer sobrement notre amitié et te remercier pour tout ce que je te dois.

Le jeune étudiant martiniquais débarquant à la Cité Universitaire, se sentait bien seul à Montpellier. Il fut accueilli par Pierre-Marie Michel, qui l'introduisit à la chorale paroissiale de Ste Thérèse et lui fit découvrir le scoutisme.

L'amitié que tu partageais avec mon frère, tu m'en as fait bénéficier, jusqu'à jouer dans ma vie personnelle et médicale un rôle décisif. Car tu n'as cessé de témoigner au jeune étudiant que j'étais, patience et bienveillante bonté. L'ainé que tu étais, a contribué à m'introduire dans le monde médical dont j'ignorais tout.

Tu m'as initié, conseillé dix fois, rassuré cinquante fois, encouragé cent fois. Tu m'as mis le pied à l'étrier de la préparation de l'internat par le prêt de tes documents, en un temps où, précisément, la documentation médicale était rarissime et où en disposer était la condition indispensable.

Après l'Internat, tu m'as proposé mon premier remplacement de médecin à Bédouin, dans ce merveilleux pays du Mont-Ventoux. Tu m'as donné ensuite le témoignage de vie permanent d'un médecin chrétien.

Plus récemment, enfin, tu m'as convaincu d'accepter la présidence du Comité Médical International de Lourdes et ne cesse de me faire bénéficier de tes conseils pertinents. Permets-moi de saluer ici, ce soir, en notre nom à tous deux, notre ami commun, ton successeur, le Pr Alessandro de Franciscis, qui a quitté sa position d'universitaire et de député, pour servir les malades auprès de N.D. de Lourdes.

Maintenant, quoique cela puisse paraître présomptueux compte tenu de notre âge, mettons le cap vers le futur ! Regardons-le sans crainte, à l'invitation encore de Paul Valéry :

“Le vent se lève ! ... Il faut tenter de vivre !”.

Bienvenue, mon cher Roger, au sein de notre illustre et chère Compagnie. Laisse-moi former le vœu que désormais, tu délaisseras un peu Sainte Cécile d'Albi afin de privilégier Saint-Pierre de Montpellier, je veux dire participer dans ses parages, aux réunions de notre Académie !

## **Allocution de clôture**

### **du président Claude LAMBOLEY**

Monsieur,

En écoutant le bel hommage que vous venez de prononcer à la mémoire de votre prédécesseur dans cette Académie, le docteur Raymond Alquié, et la réponse qui en a été faite par notre confrère, François Bernard Michel, détaillant votre biographie et votre parcours médical, je prenais conscience, avec beaucoup de nostalgie, qu'une page se tournait. En effet, que ce soit à propos du docteur Alquié que j'ai peu connu, ou que ce soit à votre propos, il a été naturellement question de médecine et de médecins, et tout particulièrement d'une façon de pratiquer la médecine qui est en train de disparaître. Je dirai même qu'elle a disparu et que nous avons été, l'un et l'autre, parmi ses derniers pratiquants.

Car, en tant que médecin, je vous dois beaucoup.

A l'occasion de mes études médicales, comme la spécialité à laquelle je me destinais, la Rhumatologie, exigeait une bonne culture d'interniste, j'ai été interne en médecine générale pendant un an. En effet, une des particularités de la Rhumatologie française est de ne pas se concentrer, comme le font les anglo-saxons, sur les seuls rhumatismes inflammatoires, telle la polyarthrite rhumatoïde, mais de s'intéresser aussi bien à ces derniers qu'aux affections dégénératives, infectieuses, ou tumorales, ainsi qu'à toutes les pathologies, en particulier immunologiques, qui prennent le masque du rhumatisme.

J'ai donc suivi l'enseignement, au lit du malade, de maîtres comme le Professeur Albert Puech ou comme son successeur, le Professeur Georges Vallat. Dans les deux cas, j'ai eu la chance, comme interne, de vous avoir comme chef de clinique. C'était, il y a 45 ans !

Je vous suis redevable de ma formation de clinicien. Grâce à vous, j'ai appris à écouter le malade, à être attentif à ses dires, sans idée préconçue. J'ai appris à l'examiner, c'est-à-dire à l'observer, à le palper, à l'ausculter. Vous avez contribué à m'apprendre à faire l'analyse de toutes les informations que pouvait apporter cet examen, puis à en faire la synthèse en vue d'un diagnostic, d'une thérapeutique et d'un pronostic. Vous m'avez initié à l'art difficile de la thérapeutique, en m'apprenant à évaluer les risques que comportait un traitement, eu égard aux avantages qu'il pouvait apporter. Vous avez été pour moi un excellent pédagogue.

Mais plus encore, votre dévouement et votre humanité à l'égard des malades demeurent pour moi un modèle. Votre attitude exemplaire vis-à-vis des patients m'a fait saisir le fait que le malade n'était pas seulement un cas clinique, si intéressant soit-il, mais qu'il était, avant tout, un être humain, souffrant, ayant besoin d'être écouté, compris, soutenu. Il peut même se créer, quand le médecin s'occupe de malades chroniques qu'il revoit souvent, des liens de confiance, non exempts de sympathie, entre eux et lui. Il en devient souvent le confident attentionné. Ce n'est pas le moindre attrait de notre profession.

Bien plus, votre amour de l'homme, votre compassion pour l'être souffrant vous ont conduit à vous investir, comme médecin-directeur du Bureau des constatations médicales de Lourdes, dans ce mystère que sont les guérisons miraculeuses.



Même si le fait miraculeux médical est loin d'être toujours avéré, ce que vous reconnaissez vous-même en tant que médecin désigné pour en contrôler la réalité, le grand miracle, c'était la foi fervente qui se manifestait chez ces êtres souffrants, soutenus par l'espérance. Vous en avez été le témoin privilégié et attentif.

Cette médecine est en train de disparaître. Il y a eu plus de bouleversements, dans les sciences biomédicales, au cours de ces quarante cinq dernières années que dans les quarante cinq derniers siècles.

Des investigations de plus en plus lourdes, pour affiner un diagnostic ou suivre un traitement, se sont imposées. Le médecin traitant est de plus en plus tenté d'y faire appel. Il en oublie parfois que l'examen clinique reste l'élément essentiel qui permet, sinon de se passer de ces moyens de diagnostic, du moins de les orienter et d'en réduire ainsi le coût... Plus grave, par la facilité dans leur réalisation, ces investigations peuvent se révéler dangereuses, car leur sophistication donne au médecin l'illusion de pouvoir maîtriser tous les problèmes de diagnostic. C'est oublier que ces recherches complémentaires ne seront utiles que si elles sont orientées par un examen clinique soigneux et une connaissance suffisante des pathologies. Faire des investigations au hasard, comme je l'ai trop souvent constaté, conduit à une impasse périlleuse. Un interrogatoire patient, un examen attentif restent toujours nécessaires. Ils sont malheureusement trop souvent négligés !

La médecine est devenue complexe, très complexe ! Plus que jamais, le médecin doit prendre conscience de ses limites. Il lui est de plus en plus indispensable de faire appel à de multiples spécialistes : biologistes, immunologistes, radiologues spécialistes en échographie, en scanner, ou en IRM. Même dans une spécialité donnée, il est de plus en plus nécessaire de prendre conseil d'hyper spécialistes. Malheureusement, soit par une trop grande confiance en ses capacités, soit par ignorance, cette démarche ne se fait pas toujours à temps. Il s'en suit un retard, non seulement préjudiciable dans le diagnostic et le traitement, mais surtout inacceptable du fait des progrès réalisés en matière de thérapeutique. Le temps perdu ne se rattrape jamais.

Mais le médecin traitant doit prendre garde qu'il a, en face de lui, un malade et non pas seulement un cas clinique. Or, du fait de la multiplicité des informations qu'il reçoit, le praticien, face à son patient, est de plus en plus tenté de consulter l'écran de son ordinateur, plutôt que de l'examiner. Si le lien avec le malade est rompu, ce dernier, passant d'un biologiste à un radiologue, d'un spécialiste à un thérapeute, perd alors tout repère et, éventuellement, toute confiance en son médecin traitant. Le médecin référent paraît une excellente solution, à condition qu'il joue le jeu, et qu'il apparaisse, non seulement, comme un chef d'orchestre dans la maîtrise de la gestion de la maladie, mais aussi, comme un intermédiaire indispensable entre tous ces partenaires et son patient. Son devoir primordial est d'être un communicant apportant au malade l'explication qu'attend ce dernier.

C'est la décision partagée qui a le plus de chances de succès, grâce à un véritable contrat de confiance basé sur l'information réciproque et le respect mutuel. Sinon, que reste-t-il du dialogue singulier qui s'établissait entre le médecin et le malade ? Que reste-t-il du contrat moral qui unissait la confiance du malade et la conscience du médecin ? Force est de reconnaître que ce contrat moral s'est transformé en un contrat juridique. Le médecin est vécu comme un prestataire de service

et le malade comme un consommateur, ce qui conduit, souvent, à une judiciarisation abusive, mais inéluctable de l'acte médical. Tout le côté humaniste, qui vous était cher et que nous estimions essentiel, tend, alors, à disparaître.

Faut-il regretter cette évolution ? Il est certain que grâce à des investigations toujours plus performantes, des progrès considérables ont été possibles. Des vies humaines ont été prolongées. C'est le cas des malades atteints du Sida ou du cancer. Des maladies, même si elles ne sont pas encore curables, par un dépistage précoce ou un traitement plus performant, ont gagné en confort. Je pense, par exemple, dans ma spécialité, à la polyarthrite rhumatoïde qui doit être diagnostiquée et traitée dans les trois mois qui suivent son apparition ; une prise en charge précoce par un médecin averti est la condition première pour réduire le risque de destruction articulaire qui, sans cela, est la rançon du retard. Peut-on atténuer la dérive que l'on constate de nos jours ? J'espère que oui. Le médecin référent est une solution. Surtout, j'ose espérer que ceux, qui se destinent à ce beau métier de médecin et qui ont à cœur de soulager le malade, maintiendront, malgré tout, ce rapport humain. Nous avons eu un exemple réconfortant, il y a un mois, avec Madame le professeur Rethoré, de l'Académie de médecine, qui nous parlé avec beaucoup de conviction et d'humanité de son expérience personnelle dans la prise en charge de l'handicapé et de sa famille.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'évolution actuelle de la médecine, mais il faut conclure.

Cher Ami, au terme de cette séance solennelle, après le rappel par notre Secrétaire perpétuel, Philippe Viallefont, du nom de tous les académiciens qui vous ont précédé sur votre futur siège, après l'éloge que vous avait fait de votre prédécesseur, le Docteur Raymond Alquié, éloge tout empreint d'admiration pour l'humaniste au plein et noble sens du terme qu'il était, et après tout le bien qui a été dit de vous par notre confrère et ami de l'Institut, François Bernard Michel, je vous invite à nous rejoindre et à prendre place, désormais, dans le XVI<sup>e</sup> fauteuil de la section de médecine de notre académie.